

Un cas embarrassant

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 35

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARDEL & BRÖN, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE'

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



TRISTE BILAN

H ! quel été ! Il y en a-t-il eu un, seulement ? Il est permis de se poser cette question. Nous voici à la fin du mois d'août et le soleil nous a faussé compagnie. Les jours, dit le calendrier, diminuent de 44 minutes le matin et autant le soir. Nous vogueons à pleines voiles vers l'hiver. Ce n'est pas gai du tout.

Vous nous direz : « Oh ! il y a encore septembre. C'est souvent le mois le plus beau ; le temps est sûr, ordinairement. » Oui, d'accord, il y a septembre, les bois diaprés ; après, il y a octobre, les vendanges, le vin nouveau, dégusté avec des châtaignes « brisolées » ou des noix. Puis vient novembre, messenger de l'hiver, les brouillards, la chute des feuilles, les premiers coryzas, les premières bronchites. Les calorifères recommencent à ronfler. Les soirées sont longues et froides sont les nuits. Tout le monde est rentré de villégiature. On prend ses quartiers d'hiver. Car l'hiver est là, avec décembre ; et il durera jusqu'à fin avril. Parfois même, il s'attarde et empiète sur le mois de mai. C'est, chez nous, la saison la plus longue. Elle n'en finit pas.

Comment voulez-vous que nous soyons de bonne humeur avec un été façon, comme celui qui s'achève. C'est l'existence sous le parapluie « dégoulinant ». Et quelles trombes à certains moments, quelles cataractes ! Les ruisseaux étaient fougueux ; les torrents, soudainement enflés, dévastaient leurs bords, causant par-ci par-là de très graves dommages ; les fleuves débordaient, inondant leurs rives et les campagnes environnantes. La grêle mitraillait vignes, vergers et potagers. Et avec tout ça, il ne faisait pas chaud, oh ! pas chaud du tout. Il fallut endosser le pardessus.

Les récoltes ont naturellement pâti sérieusement de ces violents orages et de la persistance de la pluie. Les foins n'ont pu être fauchés dans de bonnes conditions ; les blés ont eu grand-peine à mûrir. Le raisin, très clairsemé, est encore vert.

Ajoutez à tout cela l'agitation communiste, qui, dans certaines villes, a dégénéré en bagarres et en émeutes. Il y eut des morts, des blessés, et beaucoup de casse. Et le monde, désemparé, n'a pas fait un pas de plus dans la voie du progrès et de la fraternité. Agitation bien inutile et plutôt néfaste. C'est toujours du même tonneau.

Voilà le triste bilan de l'été 1927. J. M.

Un cas embarrassant. — Je voudrais bien, mon cher ami, avoir ton avis sur le cas très embarrassant où je me trouve.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Il m'arrive que je désire me marier or, j'ai deux partis en vue : une femme riche et laide et une jeune fille fort jolie et que j'aime beaucoup, mais qui n'a pas un sou. Laquelle choisir ?

— C'est bien simple. Il faut toujours suivre les impulsions de son cœur : épouse la jeune fille pauvre... et présente-moi à l'autre...



LA JEANNETTE A CRETSCHU

H ! l'ètai 'na tota bráva fémalla, cllia Jeannette à Cretschü. Ein a zu per tsi no de clliao crâne fenne, allà pi ! Cllia-que à Schtaufacre de pè Schewitse que remon-tàve lo relodzo à son hommo et que lài desài quand Guisselè l'avài einsurtài : « Noutrè valet sant tot parài pas dâi batard, et ne su pas 'na gourgandine. Se t'a dâi pâi desò lè bré, t'è faut lo fère vére et pas t'è laissi fotre dâi coup de pi à la grelhie pè clliao vâonéze de bailli ! Et clliaoque de pè lè montagne de Nôatsati que l'avant fotu la bourlâie ài Bourguignon, trâi lè boui à onna troppa, raccliâ lè tripe à onn'âutra et èclliêtâ lo fédzo ài z'âutro ! Et la mère Royaume pè Dzenèva que fasâi dâi matafan avoué dâi tite de Savoyard et que l'âo houélâve : « Cllioide le get, mon büro è frais ! » Et clliao fenne dâi Grison, cllia payi que l'è de la part de bise de nôutra Confédérâchion : tandu que l'âo z'hommo l'ètant à onn' abbayî, lè z'ennemi l'ètant vegnâi ; adan s'ètant accouâitve de betâ dâi z'haillon de militéro, de preindre dâi faux, dâi pièce, dâi fochâo, dâi couti à bressi, dâi fontson, dâi petse à bet, et de châtâ, de piattâ, de dzerelhi su lè z'âutru-chien que l'ant ti zu la fouâre ! Oï, lài ein a zu dâi crâne fenne per tsi no et que vâillant bin dâi z'hommo que cougnasso, que sant patet, fliappi, bliet, nifliesoutse, lemace et que l'ant dâo sang de couêtron dein lè veine !

Mâ, tot parâi, de tote clliao fenne, l'è la Jeannette à Cretschü que lè z'âutre pouant pas pidâ avoué. Po onna fenna guierrière, cein l'ein ètai iena. Son hommo, Cretschü à Founet, faillà que « martse drâi devant l'Éternet, » quemet desài lo menistre. Tè menâve cllie camerardo ào picolon. N'avâi rein à cresenâ. Tè l'impougnive pè la barbetta et pu faillà pas gnoussi. Lo régent desâi : « Cein l'è 'na fenna héroïque ! » Et sè trompâve pas.

On coup, onna demeindze, l'avâi menâ son Cretschü ào pridzo, quand bin stisse ètai bin mafi et que l'arâi bin voliu fère sa repousâie à l'ottò. Lo pridzo ètai ào tard, à duve z'hâore de l'apri-midzo. Fasâi onna chaleu à fondre dâo legnu de cordagni et Cretschü, que s'ètai arenâ tota la senanna, n'a pas pi ètà setâ que s'è met à dremi. A dremi et à ronfliâ à dèrotsi lè tirole dâo moti. La Jeannette desâi rein, gravâve à nion.

Tot d'on coup, la fenna vâi ào banc de devant, lo syndico... vâi ma fâi, lo syndico que s'ètai assebin eindroumâ. Lo syndico ? Cein n'ètai pas on pétaquin. La Jeannetta l'ètai de clliao fenne que respectant lè précaut. Cllia sonno, faillà lo respectâ. Adan, ie baillè à son Cretschü onna bussâie dein la rita ein lài descint :

— Vâo-to pas tant ronfliâ ! Te vâo reveilli lo syndico !

Marc à Louis.

DANS LE TRAIN

BUSSIGNY ! Invasion dans mon compartiment de toute une jeunesse scolaire riieuse et babillarde se rendant au chef-lieu pour les classes (les classes supérieures, j'entends !).

Garçons et filles s'installent. Compartiment de fumeurs, de non-fumeurs, tout est envahi, et cela bouge, cela change de place, cela s'interpelle d'un bout à l'autre du wagon : gaité, liberté, franchise, ô jeunesse exubérante d'aujourd'hui, comme vous savez mieux vivre que vos aînés !

* * *

« Ma petite, disait maman, tu iras dans le compartiment des non-fumeurs, et tu ne parleras à personne ; prends un livre, et si l'on t'adresse la parole, ne réponds pas, on ne sait jamais... »

* * *

— Où est Paul, demande une voix au fond du wagon.

— Paul est dans la voiture de tête.

— Merci !

Et tel un bolide, une jeune fille en robe rose traverse le compartiment, bouscule le contrôleur, claque la porte et court à la recherche de « Paul ».

Paul, c'est, vous l'avez deviné, l'ami, le « compain ».

Le train roule. Devant moi, il y a un gymnasien et une gymnasienne. Sans discrétion, j'écoute leur conversation.

(Joues rougissantes, yeux baissés, où êtes-vous ? Tenue digne et raide, longues jupes, mains gantées strictement ; tresses sages de jeune fille bien élevée d'autrefois, où avez-vous disparu ?)

* * *

— Ce latin me barbe, déclare la gymnasienne.

— Et moi donc ! Avez-vous fait le thème et la version ?

— Bien sûr ! et encore la « géo » !... (Est-ce « métrie », « graphie » ou « logie » qu'il faudrait ajouter pour compléter le terme inachevé ? Je ne sais pas, moi, je ne suis pas une gymnasienne). Mais lui, le gymnasien, il sait, et il répond sans ambages :

— Moi ? je la « courbe », la « géo » !

... Silence par dessus cet aveu sensationnel...

Sans doute, les pensées de nos jeunes prennent un cours plus tendre. Elle tourne un peu la tête, lui se rapproche.

— Dites, Simone, on irait bien prendre le thé à Old-India les deux, cet après-midi ?

— Si vous voulez, on pourra causer.

(Bon, le voilà, le petit roman que j'attendais ; il va lui prendre la main et lui dire, comme dans les... ! merci... merci...)

... nous causerons, vous apporterez moi, je prendrai l'Aviron et le Grand... nous pourrons comparer les chroniques qui parlent du Tour de France. A propos, vous savez, Simone, Byrd...

— Eh bien quoi, Byrd, il est arrivé à Paris ?

— Pas du tout ! il a perdu le nord et il a atterri en mer !

Simone lève un nez effaré, mais elle est femme et ne veut pas donner à son compagnon la joie de l'étonner. Très calme, malgré la nouvelle extraordinaire, elle répond :

— Georges, on dit « amerri » quand c'est en